



LETTRES
DE MONSIEVR
LE BRVN.

A LA
SERENISSIME
INFANTE ISABELLE
ARCHIDVCHESSE, &c.

Il la console sur la mort du Roy d'Espagne son
Frere, & de l'Archiduc Albert son Mary.

LETTRE PREMIERE.



ADAME,

Si les extremes afflictions
dont cette Prouince a

esté accablée depuis quelque téps, nous peut permettre d'esperer encores quelque chose, ie puis bien dire avecques verité qu'apres la bonté de Dieu, la seule consideration de vostre Altesse est celle qui nous y conuie. Nous recourons à vous comme à vn port assure, apres deux naufrages esgalement dangereux que nous venons de faire. Et certes à peine auons nous eu loisir de ressusciter, & de connoistre que nous estions encores en vie, que considerans l'estat où la douleur vous auoit reduitte, nous auons desiré de remourir. Nos yeux ont à peine pû se refou-dre à reuoir la lumiere que nous pensions auoir perduë, que nos bouches se sont ouuertes pour demander à Dieu qu'aumoins apres tant de mal-heurs, il luy plust vous

conferuer pour le salut de vos Peuples , & donner à vostre esprit autant de force pour supporter avec moderation ces derniers accidés, qu'il vous a autrefois donné de courage pour faire renaître le siecle des Amazonnes. Que si la pitié de vous-mesmes ne vous peut esmouuoir, qu'au moins celle de tât de Prouinces desolées vous puisse toucher. Où serions no⁹ reduits, Madame, s'il arriuoit que la continuation de vos regrets affoiblîst tant soit peu vostre santé? Considérez, s'il vous plaist , que nous ne respirons que par vous , & que vous estes l'Estoille qui nous guide parmy l'orage. Pensez à nous, Madame, & que le desir de nous conferuer soit plus fort, que celuy que vous auez d'aller retreuer dans le Ciel, ce Prince que vous regrettez.

Qui ſçait mieux que nous le iuſte ſuiet que vous auez de ſouſpirer? Nous auons pris part à vos maux, & vos moindres deplaiſirs ont fait parmy nous vne calamité publique. Vous auez perdu Philippe Troiſieſme le meilleur Frere, & nous le plus ſage Roy qui fut iamais. Vous auez encore perdu Albert le plus aymable Eſpoux, & nous le Prince le plus debonnaire que les Histoires ayent celebré. Voila les termes dont voſtre douleur & la noſtre ſe ſeruent ordinairement. Mais, Madame, n'en abuſons pas ſ'il vous plaiſt. Car de cette forte non ſeulement vous condamneriez leurs vertus, mais encore voſtre affection propre, & la Juſtice meſme de Dieu. Leurs vertus les ont placez tous deux dans le ſciour ordinaire des ames bien-

heureuses. Ils vous regardent de là haut, assistent vos desseins par leurs prieres, entrent dans vostre Conseil, reigent vos Ordonnances, & gouvernent toutes vos actions. Vostre amour les conserue tousiours au milieu de vostre cœur, dresse vos pensées au Ciel, & les rapelle à tous moments dans vostre memoire. La justice de Dieu, qui ne laisse iamais les merites sans recompense, leur faisant recevoir les fruicts de tant de glorieux travaux qu'ils ont soufferts en terre, ne permet pas qu'ils vous abandonnent, mais semble leur donner pour vne partie de leur felicité, le plaisir d'estre tousiours avecque vous. Ainsi Madame, puis que tant de considerations vous interdisent les larmes & les regrets, n'appellez plus perte ce

qui n'est que changement, & encore changement de la tourmente à la bonace, du trouble à la tranquillité, de la mort à la vie, & de ces lieux, où l'inconstance regne absolument, où les maladies sont infinies, & où les plus douces esperances mesmes donnent de la peine, à des lieux où la charité sert de loy, l'éternité de durée, la presence de Dieu & la compagnie des Anges, d'ordinaire entretien. V. A. dira peut-estre qu'il nous est mal feant de vouloir contredire en elle, ce que nous approuuons en nous mesmes: Mais qu'elle me pardonne si i'ose l'asseurer qu'il y a beaucoup de difference en la condition de nos infortunes: pource que nous apprehendons que nos pechez n'ayent attiré ce chastimét sur nos testes, & craignós que nous

ne nous loyons en quelque façon rendus dignes de ces mal-heurs. Outre cela nous voyons que nos biens, & nos familles sont exposées en proye aux Estrangers. Parmi tant d'images de terreur, & de desespoir, nous sommes comme ce miserable que l'Antiquité depeint agité des Furies, lequel n'eut point d'autre moyen de s'en delivrer que de se jeter dans le Temple d'Asile, d'ot l'entrée estoit defenduë à ces Ministres de la vengeance des Dieux. Nous recourons à vous, Madame, & n'esperons aucun remede aux maux qui nous environnent, sinon celui que vostre Prudence nous voudra donner. Vous seule pouvez faire esvanouir nos craintes, & calmer les tempestes dont nous sommes menacez. Mais que seroit-ce, Ma-

dame, si au lieu de nous conseruer vous dóniez la premiere en proye à la Fortune, qui feroit gloire à iamais d'auoir triomphé de vostre constance? Quand l'obiet de vostre fascherie viendra exiger de vous de nouuelles plaintes, souuenez vous, s'il vous plaist, que ceux de qui vous regrettez l'absence, estoient enfermez, aussi bien que nous, dans de fragiles vaisseaux de terre, & que leurs puissances, comme toutes celles d'icy bas, estant establies sur le vent, & sur le sable, comme elles estoient, ne pouuoient euitter la ruine à laquelle les Roys, & leurs Empires sont suiets, aussi bien que toutes les autres choses que nous admirons dans le monde. Pensez aussi que la force d'esprit & la grandeur de courage sont aussi ordinaires à tous ceux de vostre

stre maison, comme la mort est vn
 accidēt ineuitable à tous les hom-
 mes. Souuenez vous encores que
 Dieu ne nous a pas moins departy
 de biens, au pois de sa clemence,
 qu'il vous a fait sentir d'afflictions,
 au pois de vostre magnanimité.
 Vous deuez pleurer comme Fem-
 me, & comme Sœur les malheurs
 qui vous sôt arriuez, mais vous de-
 uez aussi vous affermir comme l'I-
 mage de la Diuinité que vous re-
 présentez parmy nous; & vous re-
 foudre comme estant Maistresse
 de tant de peuples qui n'attendent
 leur salut que de vostre repos.
 Puisque c'est vne reigle asseu-
 rée en l'ordre de la nature que tou-
 tes choses paroissent avec plus d'es-
 clat par l'oposition de leurs con-
 trairees, & que le bien tire sa beauré
 & son lustre de la defformité du

mal, il a fallu que vous ayez soutenu l'effort de quelques traufferes bien extraordinaires, pour faire paroistre la generosité de vostre esprit. La fortune vous attaquant avec opiniastreté côme elle fait, ne doit pas pour cela vous estonner, lors que vous luy voyez employer toutes ses forces contre vous, elle semble vous obliger à luy opposer toutes celles de vostre constance. Si vous le faites, Madame, il est aisé de iuger à qui de vous deux l'auantage du combat doit demeurer. toutesfois ce n'est pas vne ennemie qu'il faille mespriser. Toute aueugle qu'elle est, elle ne laisse pas de choisir les endroits les plus dangereux ; & la plupart des blessures qu'elle fait sont mortelles. De moindres forces que les vestres auroient de la peine à luy re-

sister; mais estant accoustumée à vaincre, comme vous estes, ie pense desia la voir à vos pieds, vous rendre les armes, & s'auoüer vostre esclau. Cependant, Madame, apres cette victoire vous ne deuez pas luy permettre d'entrer à de secondes prises cõtre vous, & n'aler pas rechercher ce que vous croyez estre de plus fascheux en ces accidents qui vous font soupirer. Ne vous entretenez pas des choses qui pourroient renouueller vostre affliction. Ne dittes pas que le puissât Philippe vostre glorieux frere, n'estoit qu'au milieu de sa course, & que sa vie estoit encores grandement necessaire à toute l'Europe. Que le grand Albert vostre genereux mary auoit bien eschappé de plus grands hazards, & qu'il vous a laissée en vn temps,

où les vents de sedition soufflent par toute l'Alemaigne. Mais plustost contentez - vous de tout ce qu'il plaist au Souuerain Maistre. Ce que vous deuriez souffrir par contrainte , souffrez le volontairement. Receuez des mains de vostre constance, le foulagement que les autres reçoient de celles du temps. Vous sçauéz bien que les decrets de la Prouidence eternelle sont ineuitables , & que de murmurer contre eux , ou penser s'en deliurer en leur resistant , c'est tesmoigner plus de folie que de courage. En effect, Madame, V. A. se mocqueroit elle pas de celuy qui ayant attaché son vaisseau à quelque rocher , croiroit en le tirant avecque force , que le rocher le suiuiſt lors que luy mesme s'en approcheroit. Il en est de mesme de

nous , qui estans attachez aux ordonnances superieures , nous debattions follement , & voulons qu'elles nous obeissent , lors que nous deuons leur obeïr. Si les malheurs sont moins sensibles qui n'arriuent que par degrez , & ne nous surprennent pas à l'impourueu , V. A. a bien du suiet de se consoler , & de rendre graces à Dieu , que vostre cher Espoux ait pû rendre en sa fin des preuues de cette exacte pieté qu'il auoit si religieusement obseruée durant sa vie. Il vous a esté permis de luy rendre les derniers deuoirs , & de vous preparer à sa mort durant ses longues maladies. En cette cruelle separation , si vostre visage a porté les marques des peines que vostre ame enduroit ; si vous auez esté le pourtrait de la tristesse mesme , & si

V. A. renuersée sur le corps de son cher Albert a faict douter quelque temps qui des deux estoit le mort, personne ne doit trouver estrange ces tesmoignages de douleur, lesquels si iamais ils peuuent auoir de la bien-seance, ils en ont en cette extremité Nous donnons d'une voix commune des loüages à ces premiers ressentimens. Les rochers ont pleuré quelquesfois, & les Barbares mesmes ne scauroient sans ietter des larmes, voir arracher d'entre leurs bras, ceux à qui la nature les auoit conjoincts. Mais à la fin la raison doit succeder à ces furieux mouuements, & reprendre la place d'où la tristesse, & le desespoir l'auoient bannie, Quelle apparence y a il d'entretenir entre elle, & ces premiers transports de l'esprit, vne querelle si

longue? Elle est souueraine, Madame, & ne ſçauoit ſouffrir que les paſſions prennent ſur ſoy l'empire qu'elle doit auoir ſur elles. Si vous daignez l'eſcouter, c'eſt elle qui vous propoſe maintenant la paix avec toutes ces puiffances rebelles qui s'eſtoient ſouleuées en voſtre ame. C'eſt elle encores qui vous prie de vous reſſouenir qu'eſtant accordée pour Eſpoſe à ce Prince que nous regrettons, le Pape vous fit preſent d'une roſe d'or, pour vous monſtrer que toutes les grandeurs du monde ſont ſuiettes à tomber comme les roſes; mais que celles du Ciel ſont incorruptibles comme l'or. Cette meſme raiſon vous repreſente encore, que ſi les vertus extraordinaires de ce Prince vous ont fait douter quelque temps ſ'il eſtoit mort,

tel, si est-ce que quand il eut le visage tout baigné de son sang, il deuoit, comme vn autre Alexandre, assurez vn chacū qu'il estoit homme. Depuis les maladies l'ayant si rigoureusement assailly, puis que vous aymiez autant son bien que le vostre propre, ce vous doit estre vn fuiet de consolation, qu'il en soit maintenant deliuré. Ce qui vous reste à dire, c'est peut-estre que vous auiez encore quelque esperance de l'accroissement de son autorité. Et quoy, Madame, ne sçauiez vous pas bien qu'il ne vouloit pas estre plus grād qu'il estoit? & qu'aussi ne le pouuoit-il deuenir qu'en prenant le chemin qu'il a pris? Lors qu'il refusa l'Empire, ne vous en laissa-il pas vn tesmoignage assez euident? Et quand cela ne seroit pas, ne sçauiez vous pas que

l'esperance est comme ces beaux arbres, qui ne portans point de fruiçts, nous contentent de leur ombre. Que si vous le prenez autrement, & que V. A. croye qu'il deuoit estendre bien auant les limites de son Estat; ie vous l'accorde Madame. Cependant, qu'est-il aduenu. *Le temps est accourcy, & l'Empire est alongé.* Mais pour ne vous ennuyer pas plus long tēps il suffit de dire que Dieu l'a voulu de cette sorte. Vous estes trop obeïssante à ses commandemens pour en murmurer : Car vouloir ce qu'il veut, c'est la premiere sciēce que vous auez apprise. Tout ce qui me reste à faire maintenant, c'est de continuer les souhaits que ie fais pour la longue durée de vostre Regne, & de vous desirer autāt d'affermissement que vous auez eu

410 DE MONSIEUR
de trouble; affin, Madame, que
vous puissiez voir d'un œil plus se-
rein l'affection que j'ay à vous tes-
moigner que ie suis

MADAME,

De vostre Altesse,

Le tres-humble & tres-obcissant
subiect & seruiteur,

B R V N.



A

MONSIEUR

FARET.

Il examine les moyens qu'il doit suivre
pour se rendre content.

LETTRE II.

MONSIEUR,

Puis que vous desirez que ie vous escriue de quelle humeur ie suis , depuis la perte que i'ay faitte de celuy durant la vie duquel ie ne pouuois vous esclaircir de mes intentions : Ie vous diray; que depuis ce temps là ie n'ay ves-

cu qu'avec vn degoult presque general de toutes choses. Et certes apres auoir examiné soigneusement tous les moyens par qui nous pouuons entrer en la possession du vray bien , ie suis demeuré dans vne incertitude si grande , que ie ne vis plus que comme la personne la plus inutile qui soit au monde: Car pour establir la structure de ce solide contentement dont ie n'ay qu'une idée imparfaite, i'ay creu que le Repos & la Gloire y deuoient seruir de fondement. Et cependant ce sont deux choses que i'ay trouuées si peu compatibles , que i'ay desespéré de les pouuoir iamais accorder ensemble. Mais pour vous expliquer plus clairement ce qui m'a suscité ce trouble en l'esprit, il faut premierement que ie vous die quelle sorte de repos, & quelle for-

te de gloire ie desire : Pource que si i'auois entendu ce mesme repos que quelques personnes recherchent au paisible manierement de leurs affaires, & dans la tranquillité de leur famille, vous auriez raison de dire qu'il seroit impossible de voir demeurer la gloire avec vne si lasche oisieté: Car c'est vne fleur trop belle pour n'auoir point d'espines, & se laisser ceuillir sans picqueure; aussi ne me suis ie iamais promis d'en acquerir la possession sans beaucoup de peine. Le repos que ie m'estois proposé consiste principalement à m'estudier moy-mesme, & donner à mon ame vn empire absolu sur mes passions, afin qu'estant tout à moy, ie puisse contenter l'inclination que i'ay à la connoissance des sciences, & à rechercher ardemment tous ces

tresors, qui sont encore enseuelis
dás les premières ruïnes de l'Anti-
quité. I'esperois par ce moyé con-
tenter autruy en me contentant
moy-mesme, & par vn honneste
trauail faire couler mes iours en
douceur, en attendant la mort sans
la craindre, ou plustost en croyant
de la surmóter par ce qui resteroit
de moy apres que ie ne serois plus
en vie. Voila le repos que ie m'e-
stois figuré: Pour la gloire, il vous
est aisé de iuger, par ce que ie viens
de dire, & par la connoissance que
vous auez de mon humeur, quelle
ie la desirerois. Elle n'est autre que
celle qui doit seruir de recompen-
se à quiconque s'occupe à la con-
noissance des bonnes lettres, &
que la Philosophie nomme le plus
grand de tous les biens exterieurs.
Pource qu'en effect elle est la mere

de la vertu, & faict naistre en nous tous ces loüables desirs, qui nous font aspirer aux choses hautes, & nous animent à entreprendre toutes les genereuses actions qui rendent les noms illustres & recommandables à la posterité. Je pensois de cette sorte de repos & de gloire composer cette felicité dont fort peu de personnes ont eu la pratique iusques à present: Et combien qu'il semble que l'un suiue l'autre comme l'ombre suit le corps, si est ce que i'y ay remarqué vne si grande contrariété, que plustost que dem'opiniastrer à les acquerir, i'ayme mieux viure moins content comme ie suis, que d'acheter avec beaucoup de peine vn bien qui ne consiste qu'en l'opinion. Vous n'aurez qu'un trop iuste sujet de vous estonner de ce change-

416 DE MONSIEUR
ment, si vous n'estiez auiourd'huy
dans la Cour, où vous voyez cette
gloire se promener avecques le
masque & le fard, pour tromper
ceux qui la suiuent. Celà estant,
quelle apparence y - a il qu'elle
puisse estre accompagnée de cere-
pos, qui n'a rien de plus recom-
mandable que son innocence ?
Vous n'ignorez pas qu'elle se di-
stribuë aussi bien maintenant par
les mains de la fortune, que toutes
les autres faueurs, & qu'elle depéd
presque absolument de ceux qui
ne l'ayant iamais conneuë, ne lais-
sent pas d'vsurper avec impudence
l'autorité de donner ce qu'ils
n'ont pas. Connoissant ces choses
comme ie fais, & l'erreur où sont
presque tous ceux qui s'obstinét à
courir apres vn ombre qui les fuit,
& embrassent vne chimere qui
se

se dissipe quand on pense la tenir entre les mains, ne trouuez pas estrange que ie sois deuenu sage. Ie veux viure desormais pour mes Amys & pour moy, & faire vne Philosophie à mon vsage. S'il aduient apres mes occupations ordinaires, que ie trauille à ces galanteries, que vous m'auuez veu cherir avec tant de passion, ie le feray pour me diuertir seulement, & s'il m'en arriue quelque gloire, ie la trouueray d'autant plus douce, que ie ne l'auray point esperée. Ie serois satisfait, si ie pensois que vous deussiez approuuer ma resolution. Mais quand vous ne seriez pas d'humeur à y consentir, ie n'entens pas pour cela que vous m'en aymiez moins qu' auparauant : puis que quelque dessein que ie

418 DE MONSIEUR
fasse, ie n'en auray iamais qui me
rende moins que i'ay tousiours
esté

Vostre tres humble seruiteur,
& fidelle amy,
B R V N.



A CLEONICE.

Il iustifie son innocence.

LETTRE III.

E vous demande pardon Cleonice, si apres auoir apris d'une si belle bouche que la vostre, l'arrest de ma mort, ie suis encore en vie, & si ie ne puis m'empescher de murmurer contre vostre iniustice. Et certes quelle faute ay-ie commise, si ce n'est d'auoir eu la temerité de vous aymer, & de quels pretextes pouuez - vous colorer vostre cruauté, & me rendre au moins en apparence, coupable des crimes

420 DE MONSIEUR
dont vous m'accusez ? Et s'il est
vray que ie fois innoent, comme
sans doute ie le suis, pouuez-vous
trouuer quelque plaisir à me don-
ner tant d'ennuis & d'inquietudes
que vous faites ? Toutesfois puis
que vous l'avez agreable, ie passe-
ray le reste de mes iours en lan-
gueur, & me consommeray de re-
gret, sans oser mesme implorer
vostre pitié. En fin si vous voulez
ie mourray, affin que vous soyez
plus contente : Mais pour le moins
ie vous demande auparauant vne
faueur qu'on ne refuse pas à ceux
qui sont vrayement coupables, &
que l'on va cõduire au dernier sup-
plice : C'est que ie sçache la cause de
ma mort. Que si vous avez en-
core de la peine à m'accorder
cette grace, accordez moy au
moins celle de mourir en vostre

presence. Si ce bon-heur m'arrive,
i'estimeray ma fin plus heureuse,
que la vie des plus glorieux Mo-
narques de la terre. Cependant s'il
aduient que le deplorable estat où
vous m'avez reduit, vous touche
de quelque trait de pitié, & si apres
n'auoir peu me conuaincre des
crimes qu'on m'impose, vous dai-
gnez receuoir mes iustifications,
vous aurez peut-estre regret des
peines que vostre credulité m'a
faict endurer, & maudirez les arti-
fices de ceux qui vous ont faict en-
trer en doute de ma fidelité. Si
Amour faict ce miracle en ma fa-
ueur, ie ne vous demande autre
satisfaction, sinon que vous me
traittiez de la mesme sorte que l'on
traitte les enfans; aussi bien suis-ie
encore plus innocent qu'eux. On
leur faict baiser les verges avec les-

422 DE MONSIEUR BRVN.
quelles on les a chastiez. Que ie
baïse donc encore vne fois cette
belle bouche, qui m'a condamné si
rigoureusement ! Que ie baïse ces
belles mains, qui ne seruent main-
tenant qu'a me repousser ! Que ie
baïse ces beaux yeux, qui ne sont
plus animez pour moy que de co-
lere & de mespris ! Voila le coup
de grace que ie vous demande,
Cleonicé : Si ie l'obtiens, conti-
nuez si long temps que vous vou-
drez à me faire endurer, ie ne sçau-
rois mourir que content.

